

JOURNAL DU DIMANCHE

Philippe Lançon : "Les petits inquisiteurs sont chaque jour plus nombreux"

22h00 , le 26 octobre 2019, modifié à 18h23 , le 27 octobre 2019

Par

Marie-Laure Delorme

PREMIUM

Philippe Lançon, l'auteur du "Lambeau", réunit une soixantaine de chroniques, parues dans "Charlie Hebdo" entre 2004 et 2015.



Philippe Lançon, le 3 septembre, à Barcelone, pour la sortie de son livre "Le Lambeau" en Espagne. (ALEJANDRO GARCIA/EPA/MaxPPP)

Un samedi matin, dans un café parisien. On rencontre [Philippe Lançon](#) pour un recueil de chroniques, parues dans *Charlie Hebdo*. Elles se lisent comme des microfictions et ont été écrites avant l'attentat du 7 janvier 2015, où il a été gravement blessé. L'auteur du *Lambeau* (2018) y parle de Helen Mirren et de la reine Elizabeth, de la disparition d'un lac chilien, d'un lecteur de *Charlie* dans le métro. Philippe Lançon écrit des chroniques dans *Charlie Hebdo* depuis seize ans. Il est également critique littéraire à *Libération*. L'écriture et la lecture sont au centre de sa vie.

Pourquoi écrivez-vous, dans votre préface, que vous avez de moins en moins d'opinions?

Comme tout le monde, j'ai des opinions et je les dis lorsque je suis avec des amis. Mais, même dans ces cas-là, au moment où les paroles sortent de ma bouche, je les vois faire un ou deux pas comme des vieillards essoufflés, souvent pénibles, et s'écrouler lamentablement dans un champ d'incertitudes et de mollesse. Il faudrait tellement travailler pour en faire des réflexions! Je n'ai donc aucune confiance en elles, et je n'en ai pas davantage dans celles des autres.

Il m'est resté cette sensation de la chambre et du bloc : quand on n'a rien de pertinent à dire, mieux vaut se taire

Avez-vous moins d'intérêt pour l'actualité?

Apparemment, nous sommes dans une grande crise démocratique. Le traitement de l'information est contesté. Tout est remis en cause, très vite. On vit cette crise à tous les échelons, dans les corps professionnels comme dans la représentation politique, mais aussi à titre individuel. Nous sommes envahis par un nuage opaque de faits, d'événements, de mensonges, de cris, qui nous empêche de voir clair dans ce qu'on vit. Tout cela rend nerveux, et même un peu stupide. Il est possible que le fait d'avoir passé du temps dans des chambres d'hôpital ait accentué cette sensation. J'étais dans un endroit sous vide. N'importe quel micro-événement, d'un acte chirurgical à la réaction d'un ami, pouvait être analysé de manière concrète, avec des résultats concrets. J'étais comme ces paysans et ces provinciaux dont Balzac dit qu'ils étudient leurs problèmes à fond. Quand je suis sorti de là, il m'est resté cette sensation de la chambre et du bloc : quand on n'a rien de pertinent à dire, mieux vaut se taire. Tout nous incite aujourd'hui à parler et à manifester une opinion, un désir, un droit, mais le monde nous échappe par tant de voies. Il y a une contradiction forte entre la multiplication des informations et des injonctions, et la capacité qu'a un modeste individu d'assimiler tout ça. On vit là-dedans comme dans un bain où l'on ne saurait pas nager ; d'où ma fatigue face à ce qu'on appelle l'actualité.

Dans les médias, la place de la chronique et de la critique culturelle n'est-elle pas de plus en plus dérisoire par rapport à celle de l'enquête?

L'enquête et le reportage ont toujours été, à raison, les parties reines du journalisme. Il suffit de penser aux films américains des années 1950 : l'un des rôles fondamentaux du journalisme est de dévoiler les turpitudes, les excès de pouvoir des puissants. Mais je reste attaché à la critique culturelle et à la chronique. Leur place

est en effet devenue dérisoire, et c'est dommage, car elles alimentent à leur façon la liberté de conscience, l'esprit critique, le doute, bref, la civilisation.

Toutes les formes qui introduisent avec plus ou moins de succès de la légèreté, de la nuance, de l'humour, de la complexité, sont considérées comme inadaptées, voire frivoles

N'ont-elles pas du mal à être considérées à leur juste valeur car elles véhiculent une vision complexe du monde?

La chronique et la critique culturelle sont, pour moi, des pas de côté. Dans un monde où il n'y a plus que des dominés et des dominants, ceux qui sont du côté du peuple ou des victimes et ceux qui sont du côté du pouvoir ou des bourreaux, toutes les formes qui introduisent avec plus ou moins de succès de la légèreté, de la nuance, de l'humour, de la complexité, sont considérées comme inadaptées, voire frivoles. Ça me gêne, car ce sont des réflexes de cliques militantes, que l'on a toujours vues à l'œuvre dans des révolutions et des régimes politiques désagréables où tout doit faire sens, être pris au sérieux. Un monde où il n'y a plus que des missionnaires et des affrontements binaires devient irrespirable.

Mieux on possède sa langue, mieux on restitue cette expérience, mieux le lecteur va la ressentir par la langue

Est-ce primordial, pour un journaliste de presse écrite, de bien écrire?

C'est préférable, non? Mieux vaut posséder suffisamment la langue, et sa langue, pour établir avec précision, et distance, ce qu'on veut dire, et pour restituer les nuances des situations observées. L'écriture s'apprend car, comme la lecture, elle n'est pas naturelle. La lecture est une opération intellectuelle par laquelle le lecteur va vivre, en lisant des phrases, une expérience qu'il n'a pas vécue. Mieux on possède sa langue, mieux on restitue cette expérience, mieux le lecteur va la ressentir par la langue. On sait que pas mal d'investigateurs écrivent mal, ce qui les rend souvent incompréhensibles. Ça m'a toujours gêné : comment séparer les faits de l'écriture qui les relate? Les faits sont pris dans un récit et n'existent que par lui. Les témoins directs eux-mêmes font aussitôt un récit : la minute d'après, ils

construisent déjà ce qu'ils ont vécu. Je ne conçois pas qu'on puisse écrire sans le comprendre et sans avoir lu.

Pourquoi rendez-vous vos papiers toujours dans les délais, mais souvent trop longs?

La chronique obéit à un cadre déterminé : je la rends "à la taille". En revanche, je rends souvent des critiques de livres un peu trop longues, peut-être dans l'espérance (vain) d'obtenir plus de place. Je prends beaucoup de notes et quand j'arrive au bout de ma lecture, j'ai l'impression (exagérée) que j'ai beaucoup de choses à dire. Quand on me donne de la place, j'écris d'abord sans trop penser à la longueur. Puis, en coupant, je réécris. J'écris donc en deux temps : la réduction est une réécriture. Je m'aperçois alors, presque toujours, que ce que j'avais à dire je peux l'écrire mieux avec moins de mots, en particulier moins d'adjectifs.

Celui qui a écrit ces chroniques a disparu

Etais-ce une évidence de laisser à l'équipe des Echappés ce choix d'une soixantaine de chroniques parmi les 500 que vous aviez écrites?

Il y a une raison existentielle et, une autre, professionnelle. D'une part, j'ai la sensation que celui qui a écrit ces chroniques a disparu. Il n'est plus tout à fait moi. C'était un homme plus agressif et plus insouciant. Je n'ai pas envie de choisir pour lui. D'autre part, l'équipe qui m'a proposé de les publier est constituée de gens jeunes. Ils n'étaient pas à *Charlie* à l'époque où je les ai écrites. Leur regard m'a paru intéressant. Il est vite apparu que les textes qui "tenaient" le mieux étaient les moins liés à l'actualité. Ça ne m'étonne pas.

Il y a désormais un petit sociologue et un petit psy en chacun de nous

Pourquoi critiquez-vous, à plusieurs reprises, la sociologie et la psychanalyse dans vos chroniques?

J'ai beaucoup de respect pour les véritables travaux sociologiques et psychanalytiques, et j'ai fait une psychanalyse. Je n'aime simplement pas quand la vulgarisation sociologique et analytique envahit tout le champ et jette une lumière banale et militante sur les choses. Quand j'ouvre un journal et que je lis le point de vue d'un sociologue ou d'un psy, je n'apprends rien dans 99% des cas et j'ai l'impression qu'on cherche à m'évangéliser. C'est que la plupart des gens, dont moi,

ont intégré cette vulgate. Ils la récitent très bien tout seuls, lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes ou de leur "groupe social". Il y a désormais un petit sociologue et un petit psy en chacun de nous, d'une certaine façon c'est un progrès, mais ce progrès s'est vite épaisse, figé, et il recouvre d'une couche d'opacité supplémentaire des phénomènes difficiles à percevoir.

Le journaliste que vous êtes a-t-il des regrets ou des remords face à une chronique comme, par exemple, celle écrite contre Raphaël Enthoven?

La chronique est sortie le 7 janvier 2015 et Raphaël Enthoven n'a cessé depuis de prendre la défense de *Charlie Hebdo*. Au moment où je l'ai écrite, il m'avait considérablement énervé. Comme je n'ai rien écrit d'erroné, je n'ai ni regrets, ni remords. Par ailleurs, dans une chronique, la mauvaise foi est presque un droit revendiqué. Dans *Charlie Hebdo*, il y a un jeu avec la mauvaise foi et on n'en est pas dupe. Le militant dur, lui, confond sa foi et sa mauvaise foi : ça ne rigole pas. Un chroniqueur, du moins tel que j'en rêve, ne prétend pas être un homme de bonne foi.

Catherine Deneuve résiste à ce qu'impose de dire et de penser l'air du temps

Catherine Deneuve apparaît dans votre recueil. De quoi est-elle le symbole?

Ses rôles m'accompagnent depuis l'enfance et c'est toujours l'enfance qui est la plus forte, la plus juste. Les films de Jacques Demy, *Les Parapluies de Cherbourg*, et de François Truffaut, *La Sirène du Mississippi*, comptent dans ma vie. Catherine Deneuve a une grande capacité à se renouveler. En vieillissant, elle rajeunit par ses métamorphoses. De plus, elle résiste à ce qu'impose de dire et de penser l'air du temps. La question n'est pas de savoir si elle a tort ou si elle a raison. Ce qui est essentiel pour la liberté, la sienne comme la mienne, c'est simplement qu'elle puisse penser et dire ce qu'elle pense et ce qu'elle dit. Ce qui m'importe en résumé, c'est qu'elle soit ce qu'elle est. Par ailleurs, j'aime beaucoup les acteurs. Ils m'aident à vivre.

Avez-vous conscience que vos chroniques dessinent des fractures sociales qui ne vont cesser de s'accentuer dans la société française?

Je vis avec une chronique, avant de l'écrire, pendant toute la semaine. Elle est le résultat d'une respiration, très incertaine, confrontée au monde. Les idées viennent généralement de choses racontées ou de scènes vues. Pourquoi ai-je retenu telle histoire et non pas telle autre? Nous sommes tous perméables à l'atmosphère dans laquelle nous vivons et nous avons tous, plus ou moins, des antennes qui nous font sentir ce que ces histoires révèlent. Mes chroniques évoquent des situations par le

récit et ne tirent, je crois, j'espère, aucune morale. Dans l'idéal, chacune se conclurait par un point d'interrogation, ou une espèce de soupir, comme dans la vie.

Pourquoi avoir publié *Le Lambeau* avant les chroniques et non pas l'inverse?

Parce qu'on m'a proposé de les publier après *Le Lambeau*. Et parce que si elles ont été écrites avant l'attentat de 2015, elles prennent un sens nouveau, du moins pour moi, après lui. Cet attentat a-t-il modifié mon écriture d'une manière ou d'une autre? L'écriture est liée à l'expérience qu'on a des choses. Elle vient du corps. Or mon corps a été sérieusement modifié, et avec lui mes perceptions, mes réactions. Je suis moins sarcastique quand j'écris, par exemple. Est-ce lié au fait que je me sens plus fragile? à l'évolution de la société, à sa moralisation de plus en plus furieuse? ou simplement à mon vieillissement? C'est l'une des questions que me posent ces chroniques.

Charlie est destiné, non pas à faire la morale, mais à faire rire avec la morale des autres, de tous les autres, surtout s'ils exercent ou prétendent exercer un quelconque pouvoir

Vous parlez du manque de solidarité vis-à-vis de *Charlie Hebdo*, qui a abouti aux attentats de 2015. Où en sommes-nous?

Je pense que *Charlie* est de nouveau seul. Il n'y a aucune solidarité. Le monde oublie, comme toujours, et il s'est durci. L'esprit de caricature et le second degré, qui représentent l'essence même de *Charlie*, sont de moins en moins acceptables pour de plus en plus de gens. Nous sommes dans un monde où les petits inquisiteurs et les curés, qui font la morale, sont chaque jour plus nombreux. *Charlie* est destiné, non pas à faire la morale, mais à faire rire avec la morale des autres, de tous les autres, surtout s'ils exercent ou prétendent exercer un quelconque pouvoir. *Charlie* veut faire rire des choses qui ne font pas rire. Il reste donc un journal solitaire et réfractaire. La caricature n'est pas consensuelle : elle saisit la violence et la vulgarité, tellement présentes partout et en particulier chez tant de dirigeants, et elle l'étale en la retournant sur la page.

Dans vos chroniques, vous écrivez : "Je me bats pour perdre du temps."

Aujourd'hui, savez-vous perdre du temps?

J'ai appris à liquider toute culpabilité et à ne rien faire. Aujourd'hui, au lieu de continuer à lire un mauvais livre ou de me rendre à un rendez-vous qui me fatigue, je préfère marcher une heure dans Paris.

L’OBS

HUMEUR

Par JÉRÔME GARCIN

On dirait un paysage de France enherbé, photographié à la veille de la Grande Guerre. Une Décade de la NRF à Pontigny, enregistrée avant la débâcle de 1940. Du Mozart, sous un ciel de traîne apocalyptique. Encore un instant, messieurs les bourreaux Kouachi. Rassemblées en volume, les chroniques, légères et piquantes, que Philippe Lançon a données à « Charlie Hebdo » depuis 2006 respirent à pleins poumons l’air du temps, contemplent la nuit étoilée et sa promesse d’éternité, se faufilent dans les expositions d’Ingres ou du Douanier Rousseau, incitent à relire « Oblomov » et « les Ames mortes ». En vain le lecteur essaie-t-il d’ignorer que, année après année, ces « Chroniques de l’homme d’avant » (Les Echappés, 19,50 euros) avancent inéluctablement – on voudrait les retenir – vers le massacre du 7 janvier 2015, vers le bain de sang à remous du « Jacuzzi des ondes », titre de son billet hebdomadaire. Alors, on fait comme si. On s’amuse de l’usage précieux que fait l’insoucieux Lançon du point-virgule (« Cavanna le détestait; je l’aime »). On admire la manière avec laquelle il raille « les vieux critiques célibataires, venimeux et pâmés », vitupère les communicants de la BnF qui ont retiré à Sartre son mégot, juge que Rimbaud « a fait un mal terrible à l’adolescence: son génie l’a surévaluée » et constate: « La banlieue semble n’exister que pour effrayer ceux qui n’y vivent pas. » On mesure, chez le portraitiste acide, l’art chimique du précipité: Bernard Kouchner est ici une « grande coquette œcuménique », Alain Finkielkraut, « tel un cocaïnomane, semble avoir besoin de sniffer l’indignation pour vivre » et François Nourissier « ne s’est jamais remis de ne pas être un écrivain qu’il admirait. On écrit pour rejoindre ceux qu’on a lus ». Si l’homme d’avant, dont le modèle était le Mauriac du « Bloc-notes », ne se privait pas de distribuer des coups de bâton, l’homme d’après se demande, dans une préface de revenant, où est passée sa colère d’antan, « alors que les raisons d’en éprouver se sont multipliées ». Du moins a-t-il éprouvé cette colère jusqu’au bout. Le jour même de l’attentat, Philippe Lançon signait, dans « Charlie », une chronique où il étrillait Raphaël, « marquis d’Enthoven », et prenait la défense d’un jeune blogueur-critique de cinéma, coupable, selon le philosophe de France-Culture, d’avoir « bavé » sur la statue de Jean-Luc Godard. Après quoi, ce fut l’effroi de l’enfer, où allait naître, dans une douleur sans nom, l’écrivain du « Lambeau ».

8 novembre

LIBÉRATION

Critique

Vient de paraître

- Par Alexandra Schwartzbrod

Chroniques

Philippe Lançon Chroniques de l'homme d'avant

L'homme d'après a été si magnifiquement décrit dans *le Lambeau* (Gallimard, 2018) qu'on aurait tendance à oublier l'homme d'avant. Ce recueil de chroniques publiées dans *Charlie Hebdo* de 2004 à 2015 par Philippe Lançon, également journaliste à *Libération*, est une «feuille de température», la sienne avant la tragédie du 7 janvier 2015. Dans ces rencontres, voyages, lectures, choses vues, expos de peinture «que la chronique transforme», on sent une légèreté, un mordant, parfois même une sévérité (Sophie Davant et Raphaël Enthoven sont rhabillés pour l'hiver) qui transparaissent moins dans l'homme d'après. «*Le chroniqueur n'est ni enquêteur, ni reporter, ni éditorialiste. C'est une petite voile dans la tempête et sous un ciel de plomb. L'actualité, même s'il la prend au sérieux, n'est qu'un prétexte. Il est payé pour écrire depuis ce qu'il est, ce qu'il veut être, ce qu'il croit être, non seulement sans le cacher, mais en mettant en scène le mouvement et la résistance qu'il oppose, en naviguant au près, à ce qu'il sent de l'air du temps.*» **A.S.**

8 novembre

CNEWS

Editorial

Philippe Labro est écrivain, cinéaste et journaliste. Chaque vendredi, pour CNEWS, il commente ce qu'il a vu, vécu et observé pendant la semaine. Un bloc-notes subjectif et libre.

La semaine de Philippe Labro : les honneurs de l'auteur, le bonheur des lecteurs

Chroniques de l'homme d'avant (éd. Les échappés) de Philippe Lançon. Bonne idée d'avoir choisi soixante textes parus dans [Charlie Hebdo](#) entre 2004 et 2015 – c'est-à-dire avant ce jour fatal de janvier 2015 où Lançon échappa à la mort. Il fit, de cette expérience, son Lambeau (éd. Gallimard), un récit en forme de chef-d'œuvre. L'intérêt des chroniques «d'avant», c'est qu'elles révèlent une verve, un regard, une aisance pour décrire les choses et les gens (un incident dans le métro ; un Serbe sans domicile fixe ; des jeunes au parler différent) avec un sens inné de la chute – toute bonne chronique doit avoir une bonne chute. Avant de devenir l'auteur du Lambeau, Lançon était déjà un écrivain. Avant ou après le 7 janvier, il avait déjà un talent fou.

8 novembre

GRAZIA

BELLE(S) LETTRE(S)

L'émotion Lançon

Le rescapé de Charlie Hebdo et auteur du *Lambeau* publie ses *Chroniques de l'homme d'avant*. L'écrivaine Claire Berest en est retournée.

Choc. C'est l'effet Lançon, boucan de la grande littérature, ça marque si fort qu'un morceau de l'auteur est à nous, pour toujours. J'ai l'impression de le connaître depuis que j'ai lu son *Lambeau*, je l'ai suivi dans sa reconstruction, opération après opération, avec sa chirurgienne Chloé, ombre éclatante à la lisière de l'histoire, qui devient cheffe d'orchestre des poumons du livre, celle à qui on s'en remet pour respirer à nouveau dans un monde insensé. Et en avant l'amour qui se dérobe, et la couleur des choses qui n'est pas plus fade ou plus aiguë qu'avant, non, mais qui est simplement autre. Alors un livre de chair de Philippe Lançon m'appartient, comme nous portons le massacre de Charlie Hebdo, du Bataclan et tous les autres. Nous qui ne les avons pas vécus, nous qui avons cliqué sur l'alerte Facebook pour indiquer que nous n'y étions pas. Nous à qui il revenait seulement, le lendemain, de faire corps avec les morts. Et corps avec ceux qui survivaient. Le Lambeau nous y invitait avec pudeur, à nous remplir de Lançon, de chacune de ses douleurs, de sa face à redessiner. Comment fait-on quand on vous a détruit le visage ? Lançon n'avait pas besoin de nous, lui, il était seul face à sa page, parce que, par miracle, il existait encore. En lisant *Chroniques de l'homme d'avant*, on s'envoie en l'air, façon puzzle, dans ses anciennes pérégrinations : la télé de Sophie Davant, des Américaines apeurées par Polanski, l'unique lenteur de Houellebecq, ou encore cet homme étreint par le vide qui veut vendre ses costumes à Barbès. Et c'est bon tel un cognac vif et térébrant. Parce que comme Proust, Lançon va fouiller sans relâche le détail qui prend le large dans la toile, et qu'il en fait un tableau d'exception. Mais je ne peux m'empêcher de songer : comment le survivant qui a accouché d'un chef-d'œuvre cohabite-t-il avec cet homme d'avant qui effeuillait ses chroniques avec la douloureuse facilité de ceux qui sont torturés par l'écriture ? On lit ces variations d'un monde d'hier à la lumière d'un temps présent saigné. Lançon veut-il conjurer le sort ? Comment retenir ce qui fout le camp ? Quand on mentionne Lançon aujourd'hui, je pense juste à l'écrivain. Ce qui a volé mes nuits dans ce voyage en Croatie ou j'ai lu son livre. J'oublie le visage assassiné qui ne pouvait plus ni rigoler, ni embrasser, et ne surgit chez moi que cette joie pure à l'évocation des grands auteurs. « Et la beauté devient la solution d'un problème qu'on ne parvient pas à poser », comme il l'écrit. L'homme d'avant abrité en nous, je pense aux livres à venir de l'homme d'après, j'ai hâte.

Philippe Lançon : ses saillies dans Charlie

Alexis Brocas dans [mensuel NML 24](#)

Un recueil de chroniques caustiques et incisives de l'auteur du Lambeau.

Avant de devenir l'auteur du *Lambeau*, Philippe Lançon a rédigé, depuis 2003, plus de 500 chroniques journalistiques, genre dans lequel il excelle- son étrillage d'un Pascal Quignard mangeant des bulots, paru dans *Libération* voilà dix ans, est resté dans nos mémoires. La maison d'éditions Les Echappés en publie soixante, toutes parues dans *Charlie Hebdo*, la plupart concernant l'actualité des médias. Dans ce recueil, intitulé *Chroniques de l'homme d'avant*, on croise un d'Artagnan, employé dans une entreprise publique en voie de privatisation, un Zlatan Ibrahimovi venu « faire l'histoire » au PSG, on apprend que « l'avenir appartient à ceux qui se couchent tard », on découvre un Houellebecq en descente de Goncourt, et on termine par une fessée assénée à un philosophe médiatique qui s'en prenait à un blogueur ayant maltraité Jean-Luc Godard... C'est toujours virtuose, souvent très drôle, parfois incisif, jamais haineux.

ACTUALITÉS

L'INVITÉ(E) DES MATINS (2ÈME PARTIE) par [Guillaume Erner](#)

Vendredi 6 décembre

<https://www.franceculture.fr/emissions/linvitee-des-matins-2eme-partie/philippe-lancon-lecriture-et-la-vie>

Philippe Lançon, l'écriture et la vie

Que s'est-il passé dans la décennie précédant le massacre de la rédaction de Charlie Hebdo ? À quoi ressemblait l'avant 2015 ? À travers des fragments de l'air du temps, ses chroniques de 2004 à 2015 dans Charlie Hebdo, Philippe Lançon nous livre l'aperçu d'un itinéraire : celui d'un écrivain et journaliste, mais aussi celui d'une société jusqu'à un point de bascule tragique.

En seconde partie d'émission, Guillaume Erner reçoit l'écrivain Philippe Lançon. Chroniqueur à *Charlie Hebdo*, journaliste à *Libération*, il publie ses *Chroniques de l'homme d'avant* aux éditions Les Echappés.

Les romans deviennent intéressants quand celui qui était dans la catégorie des gagnants passe dans la catégorie des perdants, parce que c'est le moment où il commence à faire un retour sur lui-même et ce qu'il est (...). Avec les gilets jaunes, il y a aussi eu le basculement d'un personnage et en tant que chroniqueur, je m'intéresse à ce que va devenir le personnage. Comment le personnage Macron va réagir ? Ce n'est pas de la grande politique, mais à titre romanesque, c'est ce qui m'intéresse (...). La littérature que j'aime lire est faite pour les perdants. Le basculement est intéressant".

Fragments de vies

Philippe Lançon Recueil de chroniques publiées dans «Charlie Hebdo» avant janvier 2015

V

oudrait-on l'ignorer que désormais c'est impossible. Il y a deux Philippe Lançon. Celui qui écrivait dans «Libération» et donnait des papiers à «Charlie Hebdo», toutes les semaines, jusqu'à janvier 2015. Et celui d'après, l'auteur du «Lambeau», l'homme à la gueule cassée, rescapé du massacre qui a tué la plupart de ses amis, tombés sous les balles des frères Kouachi.

Les chroniques «d'avant» ont été rassemblées en un volume, sélectionnées sans que l'intéressé s'en mêle, sinon à la relecture. D'où nous vient, dans une curieuse distorsion du temps, cette impression d'insolence désinvolte, de légèreté acidulée? Peut-être parce que chacun de ces textes dit exactement l'époque, sans que jamais le rappel de l'actualité n'en pollue le rythme. Ce sont des fragments de vies: saynètes saisies sur le vif, brèves et cruelles; parfois sonates contemplatives, à la sortie d'une exposition ou à la suite d'une incursion dans un lieu inspiré. 60 sur un peu plus de 500 - soit un dixième - et qui, parce que chacun ressemble

à une nouvelle, se dégagent de la gangue de l'urgent pour devenir scène de genre. La pianiste aux doigts coincés dans la porte de métro; la rencontre absurde, dans un avion de retour d'Espagne, entre une jet-setteuse fatiguée et un banlieusard à casquette; le dialogue impossible sur Polanski à l'université de Caroline du Nord avec des amies américaines; l'homme qui voulait vendre ses costumes... Tous ces moments, captés et écrits, disent sur le monde bien davantage que leur propre histoire. La chronique naît d'un regard et d'une capacité à le traduire. Réussir chaque fois est un autre défi, précise Philippe Lançon dans un bijou de préface, vraie réflexion sur l'expression littéraire et journalistique de l'exercice.

La prescience d'un danger

Reste que cette sélection rappelle combien l'opinion se dessèche et tombe comme les squames de la peau. Ce qui dure est l'infime et ce dont on se souvient est la lumière de l'éclair. Reste une interrogation, dont on ne sait si elle est liée à ce que nous savons désormais ou à ce que l'on devine au long des chapitres.

Dans toutes ces pages rode la prescience d'un danger. Est-ce celui

d'une époque que le chroniqueur sarcastique d'alors n'aimait pas, et dont il rendait ses semblables responsables? Ou le sentiment que l'univers oscillait, cherchant un fragile équilibre qui ne pouvait durer? Ces chroniques ne sont pas seulement celles de «l'homme d'avant» comme le dit son beau titre. Ce sont également celles d'un monde enfui, dont on pressent qu'il s'agit également du nôtre.

«Chroniques de l'homme d'avant»

, de Philippe Lançon, éd. Les Échappés, 304 p., 19,50 €

Fragments de vies

Philippe Lançon

Recueil de chroniques publiées dans «Charlie Hebdo» avant janvier 2015 ■



Philippe Lançon signe, dans ce recueil, un bijou de préface.